Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 63 (2016)

Heft: 1: Fascicule français. À quoi bon l'enseignement de la littérature?

Artikel: Le don des formes

Autor: Barilier, Étienne

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-632584

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le don des formes

S'il est bon d'enseigner la littérature, c'est parce que la littérature nous enseigne, au sens le plus profond et le plus riche du mot : elle nous transmet, dans une forme intelligente et belle, une expérience du monde. Cela n'est pas évident pour tout un chacun, à ce qu'il paraît. Pour la *doxa* (qu'il faudrait appeler la *malakia*, la pensée molle), la littérature n'a rien à voir avec la vie ; à tout le moins, elle est à côté de la vie, et ne saurait étreindre la réalité rugueuse, ou plutôt trop lisse, de notre société marchande et technicienne. Peut-on prouver que la *doxa* se trompe ? On ne le peut pas, car nous ne sommes point ici dans le domaine des choses qui se prouvent. Notons en passant que la société marchande et technicienne ne se prouve pas non plus ; elle se contente de régner. En ces matières, rien ne se prouve, tout se choisit. Mais on peut au moins tenter de montrer que le choix de la littérature, et de son enseignement, n'est pas tout à fait absurde – pour autant, bien sûr, que nous ayons quelque désir de rester des humains.

Afin de suggérer une fois encore, puisqu'il le faut, que la littérature, y compris et surtout la *fiction*, permet d'approcher le réel au plus près, au plus exact, au plus brûlant, et que plus un texte est « littéraire », plus il emporte de réalité, songeons à l'expérience la moins dicible du XXe siècle, restituée dans les textes de la littérature dite concentrationnaire. Ces purs témoignages n'en possèdent pas moins, souvent, ce qu'il faut bien nommer des qualités littéraires. Leur véracité, leur vérité même vient de ce qu'ils sont riches de ces qualités-là. Primo Levi, Robert Antelme, Charlotte Delbo sont des écrivains. Cela signifie qu'ils ont su donner à leurs récits des *formes* qui rendent plus puissante, plus expressive, plus exacte, plus révélatrice, plus *enseignante* leur horrible expérience.

Or, de ces textes-témoignages à des textes de « pure fiction », il n'y a pas solution de continuité. La « pure fiction » vient à dire le réel avec autant et davantage de force que le « pur témoignage » (même riche de qualités littéraires), parce qu'elle est à son tour et par excellence une forme révélatrice du réel, et de lui seul. Disant cela, je n'oublie pas le débat, qui n'est toujours pas clos, sur la possibilité et la légitimité de produire des récits de fiction sur les camps de la mort. « Un roman sur Auschwitz, ou n'est pas un roman, ou n'est pas sur Auschwitz », disait Elie

Étienne BARILIER, « Le don des formes », *Versants* 63:1, fascicule français, 2016, pp. 21-25

Wiesel. Mais *La nuit*, de ce même Elie Wiesel, qui n'est pas un roman, n'en est pas moins de la littérature. La qualité poétique de son langage aggrave, si l'on peut ainsi parler, son évocation de l'univers concentrationnaire. La forme du texte donne force au réel.

Mieux encore, songeons à *W ou le souvenir d'enfance* de Georges Perec. On se souvient que cette œuvre, d'une structure singulière, propose deux récits alternés, d'abord complètement étrangers l'un à l'autre, et qui se rapprochent de plus en plus, insensiblement puis brutalement. Le premier récit, c'est l'autobiographie de l'auteur, qui tente en vain de reconstituer son enfance oubliée (donc de saisir la « réalité »). Le second récit est fiction pure, et même science-fiction : l'histoire d'une île mystérieuse, l'île de *W*, dont la population tout entière est vouée à la réalisation grandiose d'une espèce d'utopie sportive calquée sur l'idéal des Jeux Olympiques. Mais on s'aperçoit bientôt que ces jeux sont abominables, qu'ils se jouent dans un monde dont les lois sont faites pour que triomphe, avant toute vertu, tout sentiment humain, le seul instinct de survie. Toutes les cruautés de l'île de *W* nous sont cependant annoncées avec le même calme objectif, le même ton d'évidence et de nécessité que les charmes apparents du début ; ces cruautés sont logiques, nécessaires, légitimes. Perec nous a rendus complices de l'angoisse. Il nous a fait admettre les bourreaux avant de nous faire voir les victimes. Or nous étions dans les camps de la mort. L'imaginaire n'était rien d'autre que le réel, présenté sous les espèces d'un possible inédit.

Pour se dire et se constituer, l'homme dispose de ce pouvoir qui s'appelle l'écriture. Et plus l'homme est souffrant, plus il est menacé de destruction, plus ce pouvoir est à la fois nécessaire et manifeste. Pour dire les camps, pour ne jamais les oublier, pour les surmonter peut-être, il faut, encore et toujours, former des lettres, des mots, des phrases, des œuvres. Il faut écrire. Et cette écriture atteint peut-être son comble de véracité dans la *fiction*. L'*imaginaire* nous donne, avec une force irrécusable, l'*image* véridique de notre condition.

Dans un texte consacré à *L'espèce humaine* de Robert Antelme, Perec défend d'ailleurs l'idée qu'il n'y a pas d'un côté le témoignage et de l'autre côté la littérature (donc la *fiction*), mais que l'un et l'autre relèvent du même acte essentiel d'écriture. Il faut démentir, dit-il, ceux qui opposent l'« expérience » (dont le « témoignage » présumé véridique serait la seule expression) à la « littérature » (dont les inventions et autres fictions

ne serviraient qu'à l'esthétisation de la vie). « La littérature », écrit-il alors, et ces mots sont décisifs, « est indissolublement liée à la vie, le prolongement nécessaire de l'expérience, son aboutissement évident, son complément indispensable »[1]. Le « complément indispensable » de la vie et de l'expérience. Voilà ce qu'est l'œuvre littéraire, y compris et peut-être d'abord l'œuvre de fiction.

Les horreurs du XXIe siècle ne sont pas celles du XXe : j'écris ce texte peu après les attentats de Paris, qui nous mettent en face de formes nouvelles du meurtre, et de nouveaux abîmes humains, qui ne sont guère moins insondables que ceux des criminels nazis. Mais ces abîmes-là, n'en doutons pas, trouveront un jour, sinon leur explication, du moins leur expression. Leur réalité descendra, ou montera tôt ou tard dans les mots d'une œuvre littéraire, qui nous donnera de mieux la comprendre. D'ailleurs, il n'est pas sûr que les abîmes de notre siècle soient si nouveaux. Entre les crimes du soi-disant État islamique et les crimes nazis, on peut voir au moins une parenté : dans l'esprit de ceux qui les perpètrent, ils sont légitimes, normaux et nécessaires. Et le mystère de cette perversion-là, cette « banalité du mal », c'est précisément ce que le *W* de Perec nous fait éprouver si puissamment.

Du coup, l'on a carrément honte d'avoir posé (ou entendu poser) la question de savoir s'il faut encore enseigner la littérature. Étant entendu qu'enseigner la littérature, ce n'est pas démembrer une œuvre, mais se mettre à l'écoute de l'enseignement *de* la littérature, c'est-à-dire de celui qu'elle donne. Voilà certes une tâche énorme, et qui paraît bien vague. Mais les œuvres littéraires, elles, ne sont pas vagues. Du moins les grandes. Elles sont toujours la précision même, et permettent toujours de mettre des mots sur le détail des choses, qui est toute la vie. Elles n'enseignent rien au sens trivial ; elles se contentent de désigner, de dévoiler ; elles font lever à nos yeux des myriades de savoirs vitaux, de relations signifiantes, qui sont autant d'étoiles et de constellations dans notre ciel. Or ces étoiles et ces constellations sont belles, et qui sait, peuvent aussi nous guider.

Nous guider ? Voilà un mot bien aventuré, pour ne pas dire suspect. Nous guider dans quel domaine ? Celui de la connaissance scientifique ? Peu probable. De la conduite morale ? *Vade retro, satanas* ! Non, ni la

[1] Cf. Georges Perec, « Robert Antelme ou la vérité de la littérature », *L.G, une aventure des années soixante*, Paris, Seuil, « La librarie du XXe siècle », 1992, p. 89.

science ni la morale, en effet. Mais quelque chose de très palpable et de très subtil à la fois, qui relève du *goût*, et qui, pourtant, dépasse les limites de la seule esthétique. Le jugement de goût, qui s'apprend progressivement au contact des œuvres d'art en général et des œuvres littéraires en particulier, contribue à former en nous ce goût propre à l'intelligence, ce goût de l'esprit qui s'appelle le *discernement*.

Hannah Arendt, passionnée de littérature et de poésie, lectrice de Hölderlin, de Heine, de Broch ou de Karen Blixen, a toujours pressenti dans le goût une valeur de vérité. La *pensée*, à ses yeux, est affaire de goût. La pensée, c'est-à-dire un rapport de soi à soi, une sorte d'exercice de conscience qui n'est pas encore la conscience morale, mais qui peut le devenir. Un exercice « qui n'aboutit à rien concrètement », dit-elle, mais qui finit par apporter « quelque chose de pertinent pour le monde »[2]. La pensée, c'est pour Hannah Arendt le cœur vivant du jugement. Or ce jugement ne permet pas seulement de distinguer le beau du laid, mais aussi le bien du mal. D'où la fameuse formule d'*Eichmann à Jérusalem* : ce qui a permis à Eichmann de devenir un des plus grands criminels de son époque, c'est « la pure absence de *pensée* »[3]. Voilà précisément comment s'explique la « banalité du mal » qui a ravagé le XXe siècle et qui renaît, au XXIe, sous des espèces à peine nouvelles.

Est-ce à dire pour autant que l'éthique, affaire de *pensée*, soit également affaire de *littérature* ? Oui, Hannah Arendt va jusque là, et je me plais à l'y suivre. Car elle voit dans l'œuvre de littérature un cas singulier mais éminent de l'œuvre de pensée. L'une comme l'autre accomplissent le travail intransitif et passionné qui est celui de la conscience. La philosophe a cette phrase étonnante : « Ce qui chez Kafka *attire* et *séduit* le lecteur, c'est la *vérité* même »[4]. En d'autres mots, ce dont le lecteur de Kafka jouit *esthétiquement*, c'est de la *vérité* ! Non seulement le « goût » que donne la littérature est une puissance de discernement éthique, mais il est l'intuition même du vrai.

Ce n'est pas que les livres garantissent contre le mal, ni que la littérature pose dans le monde des panneaux indicateurs de bonne conduite.

---

[2] Cf. Hannah Arendt, *Considérations morales*, Paris, Payot, « Rivages Poche », 1996, p. 27.

[3] Cf. Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 32, 1991, p. 460. C'est moi qui souligne.

[4] « Was den Leser in Kafkas Werk lockt und verlockt, ist die Wahrheit selbst » (cf. Hannah Arendt, « Franz Kafka », *Die verborgene Tradition*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1976, p. 89).

Mais les ouvrages de fiction comme les ouvrages de pensée nous donnent le goût de bien choisir nos actions dans le monde, ou plus exactement la *possibilité* de cultiver ce goût-là – ce qui certes n'est pas la même chose. L'élargissement de l'horizon, voire les repères existentiels que nous fournissent les livres ne contraignent personne à s'inspirer d'eux. Les grandes œuvres sont comme les grands exemples de comportement : elles impressionnent ; on ne les suit pas toujours. Mais elles nous ouvrent le champ des possibles, de nos possibles, jusque dans le monde même de l'action concrète.

La méditation de la philosophie, sur la littérature, retrouve l'intuition même de tout écrivain, de tout lecteur, de tout enseignant ; celle qu'a formulée Georges Perec : « La littérature est indissolublement liée à la vie ». Et dès lors, enseigner cette littérature, c'est bel et bien se laisser enseigner par la vie. Rien à voir, faut-il encore le dire, avec je ne sais quels préceptes de conduite ; rien non plus avec les recettes d'une vie bonne et heureuse. Il ne s'agit pas du sens de la vie, mais de la vie devenue sens. Enseigner la littérature, c'est simplement et véritablement la *lire*, donc en accueillir, en recueillir les richesses ; découvrir et décrire ses constellations, suivre les contours signifiants de ses formes, afin que les étudiants, et nous avec eux, s'en trouvent enrichis, *formés*.

Car c'est encore un autre mystère, ou un autre visage du mystère, qu'on ne se « forme » à la compréhension du monde et de soi-même que pour avoir éprouvé, compris, aimé le monde dans les diverses formes que lui a données le pouvoir ordonnateur et créateur de l'homme. Formes des œuvres d'art, des œuvres de pensée, des œuvres de langage. Contre ce qu'il faut bien appeler la menace du chaos, les humains n'ont d'autre espoir que de se faire les uns aux autres, de génération en génération, le don des formes.

Étienne BARILIER
Université de Lausanne